

Shellac présente



J'AI AIMÉ VIVRE LÀ

UN FILM DE RÉGIS SAUDER

AVEC LA PARTICIPATION ET LES TEXTES DE
ANNIE ERNAUX



RÉALISATION ET SCÉNARIO RÉGIS SAUDER TEXTES ANNIE ERNAUX IMAGE TOM HARARI, RÉGIS SAUDER SON PIERRE-ALAIN MATHIEU MONTAGE AGNÈS BRUCKERT MONTAGE SON ET MIXAGE FRED BIELLE ÉTALONNAGE GADIEL BENDELAC EFFETS SPÉCIAUX CLÉMENT LE PENVEN PRODUCTRICE EXÉCUTIVE FRANCINE CADET PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ THOMAS ORDONNEAU UNE PRODUCTION SHELLAC
AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE - FONDS D'AIDE À L'INNOVATION ET DE LA RÉGION SUD PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR EN PARTENARIAT AVEC LE CNC AVEC LA PARTICIPATION DU FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ - COMMISSARIAT GÉNÉRAL À L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES - CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
EN PRODUCTION ASSOCIÉE AVEC STUDIO LEMON, TOKA UNE DISTRIBUTION SHELLAC

acid
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

J'AI AIMÉ VIVRE LÀ

UN FILM DE RÉGIS SAUDER

FRANCE / 2020 / 1h29
SORTIE LE 29 SEPTEMBRE 2021

Dans la Ville Nouvelle beaucoup arrivent d'ailleurs, se mélangent, trouvent une place. Leurs histoires se croisent et s'incarnent ici à Cergy, où Annie Ernaux a écrit l'essentiel de son œuvre nourrie de l'observation des autres et de son histoire intime.

Avec la participation et les textes d'Annie Ernaux.



LISTE TECHNIQUE

Réalisation & scénario Régis Sauder
Image Tom Harari et Régis Sauder
Son Pierre-Alain Mathieu
Montage Agnès Bruckert
Textes Annie Ernaux
Image Tom Harari et Régis Sauder
Étalonnage Gadriel Bendelac

PRODUCTION

SHELLAC

DISTRIBUTION

SHELLAC

Thomas Ordonneau

FESTIVALS

• FID Marseille 2020 - Compétition officielle



CELUI QUI FAIT

Dans votre film toute la mémoire de Cergy, individuelle ou collective, est interrogée à travers ses habitants, suivant la démarche littéraire d'Annie Ernaux. Comment son travail vous-a-t-il guidé dans ce film ?

Son écriture photographique du réel m'inspirait beaucoup, car je crois que nos travaux se rejoignent aussi à cet endroit-là. J'ai le sentiment que mon cinéma tente modestement de filmer la vie, avec au cœur de mon projet cinématographique, permettre aux autres d'énoncer un récit de vie, leur récit. A la suite du premier rendez-vous avec Annie Ernaux, je suis venu régulièrement à Cergy pour faire des rencontres et découvrir la ville en profondeur. A chaque visite, nous échangeons sur ce que je voyais. Je découvrais la ville à travers les yeux des autres, leur joie d'habiter là et je voulais traduire ce sentiment. Le film raconte ce lieu à travers les récits des habitants qui s'y croisent et façonnent son histoire.

Comment s'est passée la rencontre des habitants avec les livres d'Annie Ernaux, *Le Journal du dehors* (1996), *La Vie extérieure* (2000), et comment les extraits des textes ont-ils été déterminés ?

Parallèlement à ces visites régulières, j'ai travaillé avec un groupe de lycéens pendant un an. Très vite, ils sont devenus mes alliés de fiction, me permettant en les suivant d'arpenter les lieux. C'est avec eux que j'ai commencé à faire circuler les textes. Et très vite, ils m'ont dit s'y reconnaître, avoir le sentiment qu'ils traduisaient leur expérience. J'ai très vite construit le film dans l'idée que je ne m'entretiendrais pas avec Annie Ernaux, mais qu'elle serait présente par ses fragments de textes dits par elle et les autres. Le choix des textes a été guidé par les lieux, et les personnages. Avec la monteuse Agnès Bruckert, nous avons décidé que chaque lieu devait nous amener à un personnage qui y croiserait un autre et ainsi de suite. Je voulais ainsi rendre compte de mon expérience de déambulation. Les textes viennent s'articuler aux situations sans jamais les décrire, l'image ne devait pas illustrer les textes mais nous devions trouver à chaque itération la possibilité de faire dialoguer les mots d'Annie Ernaux et le récit du film porté par les histoires des un.e.s et des autres.

Le quotidien de Cergy croise certains habitants que l'on retrouve au cours du film. Comment les avez-vous choisis et mis en scène ?

Ce sont des rencontres fortuites, au fil de mes séjours dans la « ville nouvelle ». Les jeunes m'amenaient aussi à rencontrer leur famille, car j'avais un lien particulier avec eux. Et puis il y avait la nécessité d'intégrer tous ces gens venus d'ailleurs, avec une migration très récente en raison de la présence d'un centre d'accueil en plein cœur de la ville. La mise en scène des un.e.s et des autres tient compte de leurs déplacements dans la ville, et des croisements qui s'y opèrent. C'est comme un ballet.



Dans la séquence de l'église ou de la classe, la diversité des origines des habitants vivant ensemble à Cergy est manifeste. La ville constituait une utopie urbaine dans son projet architectural, sous quelle forme cette utopie subsiste-t-elle aujourd'hui ?

Le film dans sa mise en scène fait le choix de l'utopie. Ce qu'il montre n'est pas la réalité de Cergy. Je fais le choix de mettre en Lumière ce qu'on oublie parfois de voir. Seul le cinéma est à même, comme la littérature, d'offrir une représentation de l'utopie. C'est en ça que le film est politique, car je décide de mettre au premier plan l'amour et la joie, tout en conservant dans la profondeur de champ toute la violence du monde, ses inégalités et ses injustices.

A partir d'un entretien réalisé par Olivier Pierre dans le catalogue FID Marseille (juillet 2020).

CELLE QUI REGARDE

ÉMILIE BRISAVOINE
CINÉASTE, MEMBRE DE L'ACID

C'est en présentant son précédent film *Retour à Forbach* que Régis Sauder rencontre Annie Ernaux dont le travail auto-socio-biographique l'avait particulièrement nourri. Celle-ci l'invite à son tour à visiter sa ville, Cergy. Et c'est à travers ses textes, les balades et la rencontre fortuite avec des cergissois que le réalisateur nous convie à la découverte de ce nouveau territoire.

Régis Sauder trace une cartographie subjective de Cergy par l'observation des trajectoires spatiales et intérieures de ses habitants. Il consigne les mémoires fraîches d'une ville plus si nouvelle puisque Cergy y fête ses 50 ans. La théâtralité de son vocabulaire architectural ahistorique et graphique y est filmée comme l'écrin d'un *melting-pot* vibrant. Le réalisateur recueille les récits de ces vies ayant convergé ici pour quelques semaines ou pour une vie : pionnière de la ville, enfants primo-arrivants, adolescents, parents, retraités, migrants. Les corps passent, grandissent, vieillissent. La vie s'y déploie, les petites histoires dans la grande.

A nouveau, le réalisateur questionne la nature de ces lieux communs où prend place le cycle des vies humaines. Contrepoint solaire d'un Forbach décati et fragmenté, Cergy est arpente ici dans un élan fluide et ample. La beauté des textes d'Annie Ernaux, qui circulent d'une voix à l'autre, dialogue avec des cadres suspendant des étincelles de vie. Et l'on chemine d'un



baiser sur un quai de RER à une note de musique dans un parc, d'un regard furtif dans une patinoire transformée en dortoir à une chanson comorienne qu'une mère apprend à sa fille.

C'est dans son apparente légèreté que réside la profondeur de *J'ai aimé vivre là*. Car à travers cette constellation de récits individuels, de captations par touches de l'esprit des lieux, d'émotions fugaces et de moments partagés, Régis Sauder réussit à nous faire ressentir ce qui nous lie : le grand mouvement de la vie, le ballet des générations, nos corps de passage en ce même temps et ce même lieu.

CELLE QUI MONTRE

SONIA BRUN
DIRECTRICE ET PROGRAMMATRICE DES CINÉS CARNÉ,
SAINT-MICHEL SUR ORGE

Avec *J'ai aimé vivre là*, Régis Sauder nous invite à le suivre dans sa découverte de Cergy-Pontoise, l'une des cinq villes nouvelles en région parisienne nées dans les années 60/70 de la volonté politique d'empêcher une concentration de la population dans

les grandes villes françaises. Et le résultat est passionnant : comment s'approprie-t-on un territoire ? Qu'est-ce qui le constitue ? Comment résonne-t-il avec notre propre histoire et celle de ses habitants ? Comment les lieux sont-ils traversés par la mémoire individuelle et collective et inversement ? Telles sont quelques-unes des interrogations qui sous-tendent le film.

Pour nous accompagner dans la découverte de Cergy-Pontoise, Régis Sauder a choisi pour guide Annie Ernaux et plus exactement ses mots, pour construire et structurer son récit. *J'ai aimé vivre là*, c'est ainsi qu'elle parle de la ville dans laquelle elle a choisi de vivre et qu'elle a appris à aimer, peu à peu, au gré des rencontres.

Pendant une heure trente, nous allons partir à la rencontre d'une ville foisonnante, de ses quartiers et de ses habitants, un territoire vivant, riche par sa diversité, aussi bien humaine qu'architecturale.

Les récits de personnages de tous âges, origines géographiques, culturelles ou sociales vont émerger et entrer en résonance avec le verbe de l'écrivaine. Des correspondances vont naître entre les « je » et le « nous », entre le présent et le passé.

Que ce soit en partant de la littérature, contemporaine ou classique, de son histoire personnelle ou de celle de ses contemporains, le cinéma de Régis Sauder, depuis *Nous, princesses de Clèves* et *Retour à Forbach*, n'a de cesse d'interroger la mémoire pour mieux mettre en lumière le pays dans lequel nous vivons aujourd'hui et les enjeux qui le traversent.

C'est une fenêtre ouverte sur un monde qui se transforme, sur nos vies, un regard curieux, avide de découvrir et de comprendre l'autre, un regard bienveillant et généreux.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Raconter un lieu

Dans *J'ai aimé vivre là*, il est question du temps qui passe et des mémoires individuelles et collectives qui se rejoignent autour d'un lieu : la Ville Nouvelle de Cergy. Dès l'ouverture du film avec le RER A reliant Paris à Cergy, le film agit comme un *transport en commun*. A son bord les voix se mêlent à commencer par celle d'Annie Ernaux qui invite le cinéaste, et donc le spectateur, à regarder la ville et à écouter son Histoire, ses histoires. Dans le wagon les visages, les corps abritent les récits des habitants qui vont se déplier tout au long du film et au fil des rencontres. La narration agit comme un jeu de tissage entre littérature et témoignages pour raconter la ville à partir d'expériences intimes du lieu. Les deux régimes d'énonciations se mêlent pour évoquer ce territoire et les histoires qui le constituent. Les plans larges permettent de rendre compte des échelles et des matières, d'intégrer chaque corps dans l'espace urbain. L'image réalisée avec Tom Harari fait le choix de la douceur et de la lumière chaleureuse de l'été, traduisant le bonheur des protagonistes à habiter Cergy.

Deux échelles de temps

Le film s'inscrit dans deux temporalités. C'est d'abord celle du dernier été d'un groupe de jeunes lycéens qui s'apprentent à quitter la ville pour partir ailleurs poursuivre leurs études. A l'instar de Lola qui dit « *ce n'est plus la ville où j'habite, mais celle où j'ai habité* », ils vivent les derniers moments dans ce lieu qui les a vus grandir. Une autre temporalité est celle du souvenir, les leurs et ceux de tous les personnages croisés pendant la balade que propose le film. Annie Ernaux et les autres protagonistes livrent ainsi sur des images au présent toute une profondeur de champ historique puisque Cergy fête alors son jubilé : les cinquante ans de sa création.

Habiter un lieu, y faire communauté

Régis Sauder opère une cartographie subjective de la ville à partir de lieux associés à des récits intimes du présent mais aussi du passé. Ensemble ils posent une question d'ordre philosophique : qu'est-ce qu'un lieu sinon l'addition des vies qui le composent ? Chanter, rire, travailler, tout ce qui est achevé répond ici à ce qui est en devenir. Les générations dialoguent et questionnent l'utopie d'origine. L'évocation des tags sur les murs, traces d'une parole écrite et perdue, rend compte d'une population qui s'empare de la ville comme support de ses revendications. Si le film évoque le passé, il est toujours tourné vers l'avenir comme dans cette scène d'adieux sans mots entre deux jeunes amoureux sur le quai du RER, le regard inquiet tourné vers le train qui arrive « *comme la fin du monde* ». Dans tout le film, il est question de « *mon RER* », « *mon école* », « *ma ville* », comme si l'ailleurs contenait l'inconnu, le danger. A la fin du film, Annie Ernaux sur l'Axe Majeur - symbole majestueux de la ville - nous livre cette phrase capitale : « *Je suis traversée par les gens, leur existence, comme une putain*. » De même, le mouvement du film nous traverse de toutes les histoires qui le constituent et racontent la vie. Puis le RER repart dans la nuit et ses lumières rejoignent ce rayon vert qui transperce le ciel de Cergy vers l'horizon, comme un ultime clin d'œil à Éric Rohmer auquel le film de Régis Sauder rend également hommage.

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 29 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org